

CHOÉ Seung-ho

traduit et présenté par KIM Chang-kyum
avec la collaboration de Claude Mouchard

Né à Chouchon dans la province Gangwon en Corée du Sud en 1954, CHOÉ Seung-ho, après avoir terminé ses études à l'Université de l'éducation Chouchon, a débuté en 1977, dans la revue *Poétique moderne* par « Vivaldi » et deux autres poèmes. Après quoi il a publié de nombreux poèmes particulièrement significatifs pour les années 80. Les prix Auteur d'Aujourd'hui, KIM Soo-yong et YI Sang lui ont été décernés. On trouve, dans la poésie de CHOÉ Seung-ho, une grande puissance d'observation et de description, avec des métaphores et des images grotesques qui sont liées à une connaissance nouvelle de la vie réelle à Séoul. *L'alerte d'une grande chute de neige*, *Village du hérisson*, *Le plaisir de la cité mondaine*, *Le bonhomme de neige*, *Le blanc* sont considérés comme ses recueils majeurs.

L'angle et l'illumination

Des « angles » dans le regard sont-ils multiples, nuancés et distincts selon les divers points de vue ? Cette question rencontre, dans la poésie de CHOÉ Seung-ho – un des poètes majeurs d'aujourd'hui –, celle de l'« illumination ». « Angle » et « illumination » sont, en coréen, des homonymes, qui se prononcent « gak ». Ainsi doit-on, pour distinguer les deux sens, recourir aux caractères chinois. C'est un des cas inévitables où les Coréens utilisent le chinois entre parenthèses, même si ces recours sont de plus en plus rares dans la vie quotidienne.

De cette homonymie, CHOÉ Seung-ho tire profit dans sa pratique poétique. Non pas qu'il ait écrit des poèmes concernant ces deux termes homonymes, mais c'est sa poésie qui est fondée sur le rapport entre angle et illumination – du « gak » au « gak ». Dans l'observation minutieuse à laquelle il se livre avec le regard le plus vif et avec toute sa sensibilité à la vie dans la ville moderne, CHOÉ Seung-ho est un poète du « gak » en quête de vérité.

Chaque poème, créant un angle de vue particulier, nous fait revoir et penser les objets et la réalité de la condition humaine avec une nouvelle conscience. Ainsi le poète et le lecteur sont conduits à une illumination inconnue et ouverte, infiniment.

Fragments du blanc

I

UNE VALISE

Dès sa naissance, Lao-tseu aux sourcils blancs, venu du blanc et retourné au blanc, semble-t-il, est un citoyen du blanc. Pendant un long voyage il a perdu sa valise, c'est *Lao-tseu* qui est transmis jusqu'à nos jours.

MIROIR VIDE

Le blanc n'est rien d'autre qu'un miroir vide qui n'a pas de borne. Il reflète même une poussière, une fleur et une personne qui porte un marteau.

C'est le blanc qui reste lui-même vide, même s'il reflète le désert, la constellation de la tête de cheval et tous les corps célestes. Mais devenu obscur par les ténèbres et clair par les lumières, le blanc ne serait pas plan.

La parole disant que le blanc n'est rien d'autre qu'un miroir vide se casse donc comme le miroir.

LETTRES

Lettres inscrites sur une feuille blanche ne se séparent pas du blanc, bien qu'elles soient écrites comme des trous. La lettre est un blanc qui croît en noir.

De même pour la parole. Même si on lance un discours féroce qui ferait des trous au silence, il ne se sépare pas du silence. La parole est un silence suggéré.

II

LA PREMIÈRE LIGNE SUR UNE FEUILLE BLANCHE

Trouble de l'instant où l'on chemine sur la neige
intacte.

Se poursuivant sur la neige, traces de pas.

TRACES DE PAS SUR LA NEIGE

Dans la langue en tant que traces de pas
l'auteur n'existe pas encore. Elle est plutôt
à la poursuite de l'auteur en prouvant son
absence.

TRACES DE PAS D'UN FAISAN

Il n'aurait pas marché pour laisser ses traces de pas.
Et il ne s'était non plus efforcé de faire des traces évi-
dentes de tout son corps. Même le faisan vole en dépas-
sant ses traces. Alors, la mort de l'auteur est un essor
à partir de ces traces.

PORTRAITS DE L'ABSENCE

Il me semble que Van Gogh, les oreilles
pansées, et De Chirico qui regarde le mi-
roir, quand ils étaient vivants, peignaient
les portraits de leur absence dans un atelier.
Tous les portraits ne sont que les portraits
de l'absence même avant la mort des peintres.

À PROPOS DU CENTRE

On a l'occasion de faire un bonhomme de neige en roulant et gonflant de la neige avec la cendre d'une briquette de charbon. Le centre du bonhomme de neige devient alors la cendre de la briquette de charbon. Dans le cas d'une briquette de charbon à dix-neuf trous, son centre serait le trou du milieu.

Mais dans la mesure où reste ce trou vide, le centre du bonhomme de neige est aussi vide en dépit du centre de la cendre de la briquette de charbon.

Il paraît, dans le cas d'un bonhomme de neige qui se fait uniquement avec des flocons de neige, que son centre se trouve dans un flocon de neige. Et alors quel flocon de neige deviendra son centre. Tout son corps de bonhomme de neige est tissé comme un réseau de neige. Le centre reste donc vide ou n'existe plus.

Mais ce propos ne signifie pas que le vide est le centre ou que l'absence est le centre.

VIDE¹

Ce n'est pas ce que l'on peut saisir comme le ballon de basket-ball, ni ce que l'on peut faire passer comme le ballon de volley-ball. Ce n'est pas non plus ce qu'on peut mettre sur la tête comme le ballon de football, non plus ce que l'on peut rapporter comme le ballon de rugby qui a traversé la cour. Jamais on ne le donne non plus à titre gratuit. Bien qu'on le frappe de la même façon que la balle de base-ball, ce n'est jamais pourtant qu'un coup manqué. Lors de l'absence du gardien de but, le vide entre comme un but contre son camp et nous traverse au moment *oh zut!*

1. Le ballon et le vide se prononcent en coréen comme [goŋ], portant deux significations : l'un est le ballon, l'autre, le vide. L'écriture a été conçue par cette mise en jeu homophone entre ballon et vide.

PURETÉ VULGAIRE

Dans le monde où tombe de la neige acide et noire de fumée, il est de plus en plus difficile de trouver un bonhomme de neige. Le bonhomme de neige est donc celui qui tremble sous les vacarmes et peut se couvrir de la pollution toute noire en embrassant vulgarité et diversité.

RAT À L'OS

Il y a le mot l'os de rat¹ mais n'existe pas sa réalité. De même pour l'os de chat et l'os de chien. Et aussi pour le rat à l'os, le chien à l'os et le chat à l'os. Là, il n'y a plus de réalité. Si, donc dans le monde, il n'y a plus de réalité, toutes choses ne sont en rien différentes du rat à l'os, du chien à l'os et du chat à l'os. Alors, traitant de ces animaux à l'os qui ne sont qu'illusoire, l'auteur est un homme libre, il n'est pas un esclave à la peine qui est soumis et tourmenté par *les* choses.

CRÉER UN BONHOMME DE NEIGE

C'était en fait comme un jeu de ballon. Proche d'un jeu plutôt que d'un match. Qui se sert de la neige comme matière. Fragile et une fois fait, un bonhomme de neige dont l'âme est innocente n'est même pas grand. Peut-être que l'on aime le créer plus qu'on ne l'aime. Achievé, le bonhomme de neige est aussi un habit du ciel qui n'est pas cousu. Il n'y a plus de trace d'aiguille.

1. L'os de rat désigne en coréen une chose petite et insignifiante, mais le rat à l'os n'existe pas dans le dictionnaire, ni dans le langage courant.

LA NEIGE MISE DANS UN BOL D'ARGENT

Bien qu'elle soit belle, si toujours restée dans le bol d'argent, cela ne devient qu'une forme. Il faut y mettre de l'eau, de l'argile, et enfin la casser et essayer de remettre aussi de la neige fondue, de la grêle, de la pluie diluvienne et de l'eau bourbeuse en crue. Même si c'est regrettable, il nous arrive de casser le bol d'argent.

LA POÉTIQUE DU BLANC

La poétique du blanc, celle qui n'était pas écrite ni n'écrivait rien et ce qui est donc plutôt le blanc vide de la poétique. Le blanc comporte déjà diverses paroles, n'en étant pas rempli tout de même. Quand la parole croît, le blanc devient plus large.

III

CORPS NU

Veillez ne mettre aucun habit au bonhomme de neige. Ni chemise de nuit. Ni encore moins d'habit épais. Parce que le bonhomme de neige désire vous rencontrer en corps nu.

CHEMIN

Les mains et les jambes du bonhomme de neige restent, semble-t-il, dans son corps rond comme des roues de charrette. Il se meut toujours à l'intérieur de soi-même et fait son chemin où il ne s'arrête pas, chemin où il ne peut rester nulle part.

ROUE

Il semble que, dans la mesure où le bonhomme de neige est déjà la roue du cercle, ce n'est pas vraiment nécessaire de lui mettre comme des roues de fauteuil roulant. Le bonhomme de neige est la roue qui court vers l'eau du ruisseau, la roue qui parcourt la rivière et la mer, et quand il fait beau, la roue qui roule vers le ciel.

Entre ainsi cette roue dans les fleurs des champs, monte sur les arbres et roule, revient de nouveau de la fontaine. Et alors, qui se souviendra, dans les bains publics, du nom du bonhomme de neige fondu en regardant des vapeurs.

DEUX BALLONS

Le bonhomme de neige, comme vous le savez bien, se maintient par la structure précaire des deux ballons superposés. Quand je regarde cette figure comme la tour aux deux étages, je me souviens des stûpas ronds qui sont les urnes des cendres des moines que j'ai rencontrés en passant par le temple de Southa.

Bijoux

Le bonhomme de neige reste tranquille pour toujours.

Car c'est un homme entré dans le Nirvâna.

Pourtant on ne trouve de lui aucune vraie relique de bouddhiste. Comment peut-on attendre des os d'un vrai corps de bouddha comme bijoux dans le bonhomme de neige qui n'a pas d'os.

FABLE

Lorsqu'après avoir enflammé un bonhomme de neige et l'avoir sorti du feu pour ramasser ses cendres dans le pot, je le regardais, il était encore blanc le bonhomme de neige de l'autre jour.

poème

des choses qui ne sont pas la poésie naissent un poème

des choses qui ne sont pas la poésie

- la langue
- les bureaux
- le papier blanc (ou *computer*)
- la plume (ou les doigts)
- l'auteur
- le livre comme « Traité du milieu » de Nagarjuna
- la lecture
- la nuit
- l'objet poétique, par exemple le bonhomme de neige
- des dictionnaires
- des souvenirs
- une demande d'écrits, de rémunération, de droits d'auteur
- des revues
- des éditeurs
- les critiques ou lecteurs
- l'histoire de la littérature coréenne
- les savants
- l'imprimerie
- la chaise
- la grammaire
- etc.

sur la force de la poussée des choses qui ne sont pas la poésie, existe le poème qui s'achève en tant qu'extrémité de l'iceberg

Rat à l'os

C'était une période de crise
Dans le couloir obscur où craque le parquet
Paraissaient et disparaissaient des rats
Les rats qui me troublent,
Lorsque je vais les abattre, qui s'enfuient sans trace
Mais heureusement, il y avait, n'existant ni dans le dictionnaire
Ni dans l'encyclopédie des animaux
Le mot l'os du rat
L'os du rat,
C'est juste là qu'est le trou du dictionnaire
Je pense qu'au travers
De ce trou les rats à l'os sont tombés à verse
C'était une période de crise, tous les jours
De la semaine étaient le jour du rêve
Flottaient somnambules du rêve dans le rêve
Des événements trop vifs pour les considérer comme de l'irréel
Coup d'État, loi martiale, arrestation, condamnation à une peine
C'était une période de crise
Des somnambules nouveaux sont venus remplacer
Ceux qui passent flottants et rétrécissent
On ne sait, une fois disparus, s'ils ont
Vécu en bande dans une fosse vide au-delà du trou
Impression floue qu'existe au-delà de la fosse
Un autre moi soustrait creusé autant que je crois
On ne sait si le jour de la fin de ma vie sera
Celui de la naissance du moi soustrait
Et les rats à l'os ont afflué par delà et dit, on ne sait,
C'est moi qui suis faux, et bien que je ne sache plus
Même maintenant encore qui donc je suis
Les rats à l'os ne vous rongeraient jamais, pour toujours
Au point que le rêve est court, mais la fantaisie n'en est que plus longue

Cuvette

I

La nuit profonde
Dès que j'allume la lampe
Un grillon,
Plongé sous la paroi courbe d'une cuvette
Il me semble qu'il est comme le poète qui tâtonne
En vain au point que ses antennes sont plus longues
Que son corps, et comme une putain qui pleure
La nuit des bulles

II

Toute l'eau de la cuvette tremble et
Il est au point
De l'hypocentre
Yeux noirs qui tremblent
mêlés aux vagues

Oh, par les vagues qui montent de moi-même
Je pourrais aussi me noyer !

III

Le grillon nage sous la paroi courbe
Serait -ce de ce côté-là l'au-delà
Dès qu'il l'atteint de sa nage clapotante
La paroi courbe
Le repousse

Hélas, que fera-t-il encore
Suivant les parois courbes, chaque fois qu'il bouge
Au moment où plonge son corps lentement, s'il n'y arrive pas

IV

Oh, Goul-Won¹ !
Grand fantôme qui se lève
Tenant un miroir dans l'eau d'un fleuve
Pourquoi tu fais souffrir
Ceux qui ne peuvent même pas mourir
Même s'ils se sentent si humiliés

Qui déplaisait au monde pendant la vie
Et remontait le courant après la mort,
Oh, Goul-Won, plein d'énergie !
Mais je ne suis pas un homme formidable
Dans la mesure où je pense que
Seul, je suis sali même si le monde
Reste intact et pur par nature

V

Le trou du fond de la paroi
Courbe
Attend le moment propice
En finissant de se préparer à avaler
À chaque seconde

Personne n'existe, qui rame contre la mort

Bien que l'on finisse par entrer dans le trou
Pourquoi pendant de longues années
On tourbillonne
En ayant peur

VI

Si on couvre du couvercle la cuvette
S'achève le désespoir du grillon
Le couvercle rond qui se rabat sur la paroi courbe
Je n'ai pas repêché ce grillon

1. Goul-Won est un Chinois qui vivait à l'époque légendaire. Il symbolise dans la littérature orientale l'honnête pauvre par son caractère probe et innocent durant toute sa vie.

Puisque j'ai refusé, comme quoi, peut-être
S'embrassant fortement la tombe et l'utérus
Renfoncés en une masse sur
La paroi courbe dressée en une grande prison
De la cuvette ronde et carrée où se glissent, se
Renversent les rues de la grossesse à l'enterrement
Et en train de mourir, aucune main
Qui me repêchera

La zone industrielle

Après avoir accouché d'un enfant sans cerveau, l'accouchée
sent que s'établit dans son corps une zone industrielle.
Des eaux d'égout grises et pâles qui coulent et tombent
dès qu'on la trait et des cordons pendus à l'ombilic de l'enfant.
Il est évident que j'ai commis un adultère avec ces cheminées-là !
Comme si elle élevait une poupée en caoutchouc dans son utérus
après avoir accouché d'un enfant sans cerveau, l'accouchée
arrache des poils du dessus sans arrêt
en se demandant s'il n'y a pas de cerveau dans la tête.

Une femme nettoyant les urinoirs

Dans les toilettes d'un coin de l'hôtel sont alignés les urinoirs dont la hauteur va jusqu'à la poitrine. Le dos tourné, une femme nettoie ces urinoirs. Avec des gants en caoutchouc aux deux mains (dans ces gants en caoutchouc, il y aura la chair) et en prenant le chiffon dans ses mains en caoutchouc (dans ces mains en caoutchouc il y aura les doigts), la femme bouge assidûment, et on ne devine son apparence que de dos. Le gros chiffon se balance comme un poulpe, j'attends, l'air absent devant l'entrée, jusqu'à ce qu'elle termine son dur travail. Les gens qui attendent le salut, ce sont des

gens patients. Les gens qui restent de nouveau en attente devant le salut peuvent patienter parce que leurs vessies ne sont pas encore gonflées. Même si on ne la connaît pas (peut-être est-ce une fille qui n'est pas retournée à son lieu de naissance?), avec le gros chiffon, de haut en bas, de bas en haut, où ne pleure même pas un insecte d'herbe mais fleurissent des fleurs même sur les carreaux ainsi qu'aux yeux, de fausses fleurs, pour cette femme nettoyant les longs urinoirs, ici, c'est Séoul au mandala de fausses fleurs.

Adieu au distributeur automatique

Lorsque la nuit approche, un salarié chauve qui descend en titubant de nouveau les escaliers qu'il a montés le matin, s'arrête devant le distributeur automatique. À côté de celui-ci une poubelle comme ravin du néant et des gobelets jetés où ne pousse même pas un bourgeon jaune. Lorsque la nuit approche, s'accumulent des choses vides dans la poubelle, elles en débordent. Portant des poches à la poitrine, aux cuisses et aux fesses, le salarié chauve compte, à travers des lunettes épaisses couvertes de sueur et de poussière, des pièces de monnaies sur sa vieille main. Un café noir coule et entre dans sa gorge en humectant ses lèvres séchées.

Il aimait depuis longtemps ce distributeur automatique, comme s'il suçait le lait d'une prostituée qui aurait six seins. Mais maintenant, il le quitte. Même si ce n'est pas un vrai adieu, il se retourne et le regarde de nouveau, resté seul debout dans un coin du gratte-ciel. L'amour avec la chose sans émotion, qui est la créature de la créature, le distributeur automatique n'aimera personne, des êtres d'émotions.

Le salarié descend de nouveau les escaliers, amer et solitaire. L'escalier n'est pas un chemin. Il ne l'est pas, mais n'est qu'un tourbillon. Le salarié n'est pas poète. Même si le poète est salarié, le salarié n'est pas poète.

Il sort dans la rue où tombe la nuit, et il lève les yeux et regarde le gratte-ciel où il a travaillé pendant longtemps. Dès maintenant, sur son bureau, les autres qui ne sont rien d'autre que le salarié lui-même, vont ouvrir les dossiers qu'il ouvrait.

Dans la nuit du soir sans vent, il allonge longuement le bras et déploie entièrement une main plate pour prendre un taxi vide.